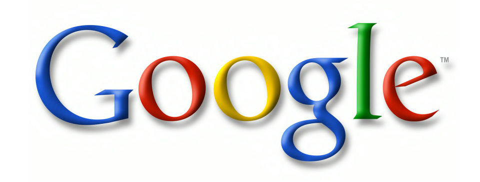
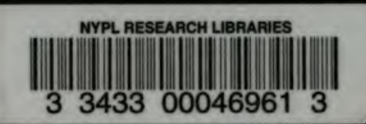
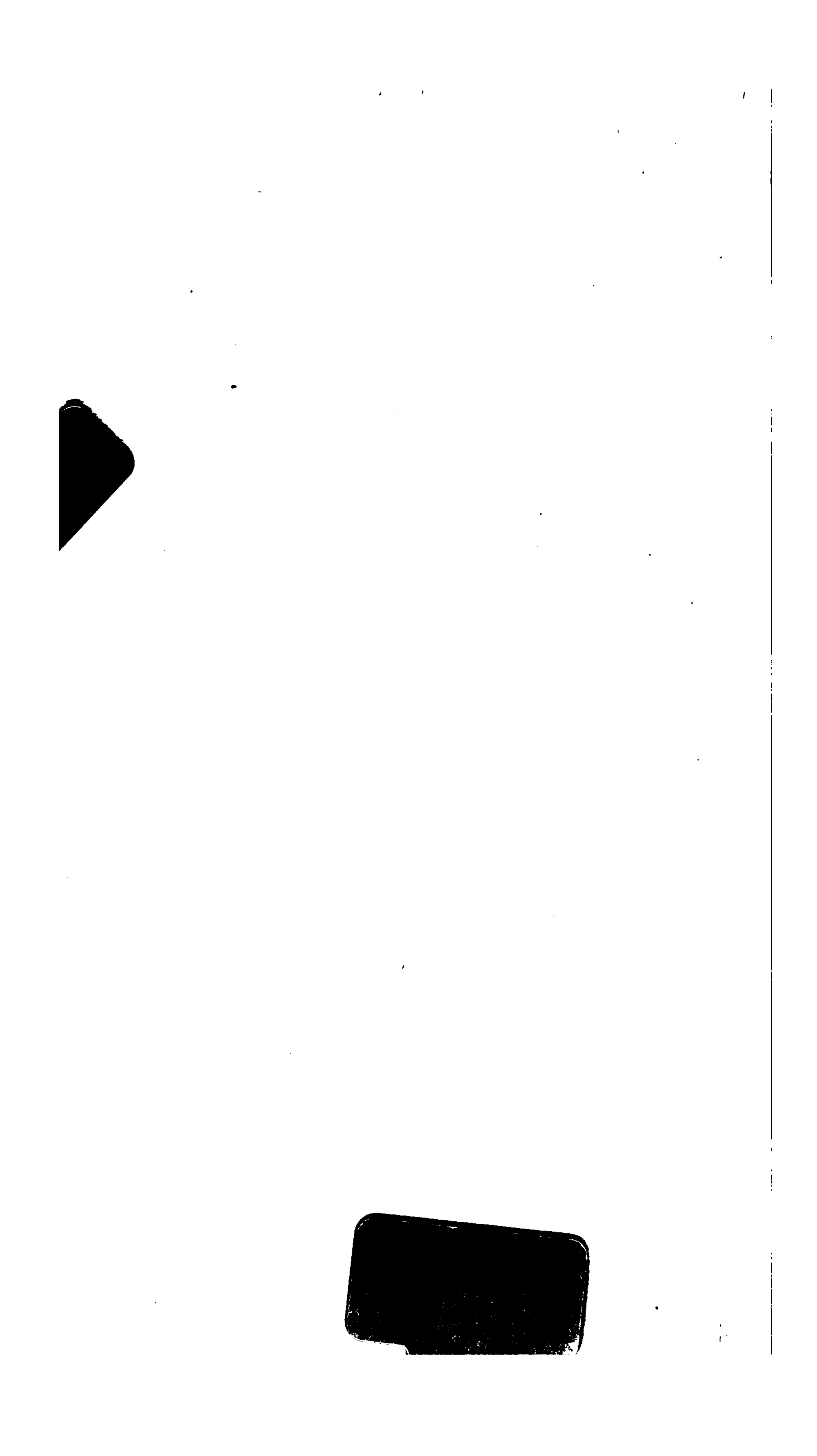



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00046961 3



LES ILES FANTASTIQUES

DE

L'OCÉAN OCCIDENTAL

AU MOYEN-AGE

FRAGMENT INÉDIT D'UNE HISTOIRE DES ILES DE L'AFRIQUE

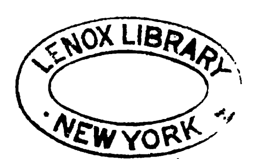
PAR M. D'AVEZAC

DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES DE PARIS, LONDRES, FRANCFORT ET BOMBAY,
DES SOCIÉTÉS ETHNOLOGIQUES DE PARIS ET DE NEW-YORK,
ETC., ETC.

PARIS.

IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

1845.



LES ILES FANTASTIQUES

DE

L'OCÉAN OCCIDENTAL

AU MOYEN-AGE

§ I.

LES ILES DE SAINT-BRANDAN.

Les récits arabesques sur la fameuse entreprise des Maghrouryn durent se répandre de bonne heure dans la chrétienté. Du moins le peut-on croire à certains traits de ressemblance qu'on voit percer dans les légendes chrétiennes en circulation dès le onzième siècle chez les diverses nations de l'Europe, sur les navigations de quelques saints personnages à travers l'Océan occidental.

Les voyages fantastiques de saint Brandan, rejetés avec raison par les Bollandistes de leurs *Actes des saints*, figurent dans d'autres graves recueils moins sévèrement épurés; ils font surtout l'objet de nombreuses légendes, tant en prose qu'en vers, latines, françaises, anglo-normandes, anglaises, erses,

galloises, flamandes, saxonnes, qui nous racontent minutieusement, non sans quelques variantes, ces merveilleuses navigations, dont, à notre tour, nous allons ici résumer les grands traits.

Brandan était un moine irlandais, fondateur, vers le milieu du sixième siècle, de l'abbaye de Cluainfert, de l'ordre de Saint-Benoît, où il mourut en 578, le 16 mai, quantième auquel l'Église l'a inscrit dans le martyrologe.

Ayant un jour donné l'hospitalité au moine Barinte, qui venait de courir l'Océan, il apprit de lui l'existence, au delà du *Mont de pierre*, d'une île appelée *Délicieuse*, où son disciple Mernoc s'était retiré avec plusieurs religieux de son ordre; Barinte était allé le visiter, et Mernoc l'avait conduit à une île plus éloignée vers l'occident, où l'on n'arrivait qu'à travers une enceinte de brouillards épais, au delà desquels brillait une éternelle clarté : cette île était la *Terre promise des saints*.

Brandan, saisi d'un pieux désir de voir cette île des Bienheureux, s'embarqua dans un navire d'osier recouvert de peaux tannées et soigneusement graissées, avec dix-sept religieux, parmi lesquels était saint Malo, alors adolescent. Ils naviguèrent vers le tropique, et après quarante jours de mer, ils atteignirent une île escarpée, sillonnée de ruisseaux, où ils reçurent la plus gracieuse hospitalité et renouvelèrent leurs provisions.

Ils remirent à la voile dès le lendemain, et restèrent à errer au caprice des vents jusqu'à ce qu'ils

furent portés vers une autre île, coupée de rivières poissonneuses, couverte d'innombrables troupeaux de brebis grosses comme des génisses; ils y renouvelèrent encore leurs provisions, et comme on était au samedi saint, ils choisirent un agneau sans tache pour célébrer le lendemain la Pâque sur une île qu'ils voyaient à une courte distance.

Celle-ci était nue, sans plages sablonneuses ni côteaux boisés; ils y descendirent pour faire cuire leur agneau; mais quand ils eurent disposé leur marmite, et que le feu qu'ils allumaient au-dessous commença à flamber, l'îlot parut se mouvoir, et ils coururent effrayés vers leur barque, où saint Brandan était resté : il leur apprit alors que ce qu'ils avaient cru un îlot solide, n'était autre chose qu'une baleine; et ils se hâtèrent de regagner l'île précédente, laissant s'éloigner de son côté le monstre, sur le dos duquel ils voyaient, à deux milles de distance, flamber encore le feu qu'ils avaient allumé.

Du sommet de l'île où ils étaient retournés, ils en aperçurent une autre, mais cette fois herbeuse, boisée et fleurie, où ils se rendirent, et trouvèrent une multitude d'oiseaux, qui chantèrent avec eux les louanges du Seigneur; cette île était le *Paradis des oiseaux*. Les pieux voyageurs y restèrent jusqu'après la Pentecôte; et s'étant alors rembarqués, ils errèrent pendant plusieurs mois sur l'Océan. Enfin, ils abordèrent à une autre île, habitée par des cénobites qui avaient pour patrons saint Patrice

et saint Ailbée; ils célébrèrent avec eux la Noël, et ne reprirent la mer qu'après l'octave de l'Épiphanie.

Un an s'était écoulé pendant ces pérégrinations, et ils recommencèrent sans interruption les mêmes courses pendant six autres années, se retrouvant toujours pour la Noël à l'île de saint Patrice et saint Ailbée, pour la semaine sainte à l'île des Moutons, pour la Pâque sur le dos de la baleine, et pour la Pentecôte à l'île des Oiseaux.

Mais la septième année, des épreuves toutes spéciales leur étaient réservées; ils furent sur le point d'être attaqués par une baleine, puis par un griffon, puis par des cyclopes. Ils virent diverses autres îles : d'abord une, grande et boisée, sur laquelle s'échoua la baleine qui les avait menacés, et qu'ils dépecèrent; puis une autre île très-plane, produisant de gros fruits rouges, et habitée par une population qui s'intitulait les *Hommes forts;* ensuite une autre encore, embaumée par l'odeur des fruits en grappes sous le poids desquels pliaient les arbres qui les portaient, et rafraîchie par des sources limpides, bordées d'herbages et de racines édules; après quoi ils allèrent célébrer la Noël au lieu accoutumé.

Ayant ensuite navigué au nord, ils virent l'île rocheuse et couverte de scories, sans herbe ni arbre, où les cyclopes avaient leurs forges; ils s'en éloignèrent au plus tôt, et eurent le spectacle d'un immense incendie. Le lendemain ils virent, au nord,

une grande et haute montagne au sommet nébuleux, vomissant des flammes : c'était l'enfer. Revenus vers le sud, ils abordèrent une île petite, ronde, toute nue, au sommet de laquelle habitait un ermite qui leur donna sa bénédiction ; puis ils voguèrent encore vers le sud pendant tout le carême, et se retrouvèrent successivement, pour la semaine sainte, pour la Pâque, et pour la Pentecôte, aux lieux qui leur étaient fatalement assignés.

Enfin, le terme de leurs épreuves étant arrivé, ils s'embarquèrent de nouveau, avec des provisions pour quarante jours ; après ce temps, ils entrèrent dans la zone d'obscurité qui entoure l'île des Saints, et quand ils l'eurent traversée, ils se trouvèrent inondés de lumière, au rivage de l'île tant cherchée. C'était une terre étendue, semée de pierres précieuses, couverte de fruits comme à la saison d'automne, éclairée d'un jour sans fin ; ils la parcoururent sur un espace de quarante journées, sans lui trouver de limite, et atteignirent un grand fleuve qui coulait au milieu ; un ange leur apparut alors pour leur dire qu'ils ne pouvaient aller au delà, et qu'ils devaient retourner dans leur patrie, emportant des fruits et des pierres précieuses de cette terre, réservée aux saints pour le temps où Dieu aura subjugué à la vraie foi toutes les nations de l'Univers.

Saint Brandan et ses compagnons rentrèrent alors dans leur navire, traversèrent de nouveau l'enceinte de ténèbres qui dérobe cette bienheureuse

terre à la curiosité des mortels, et vinrent aborder à l'île des Délices, où ils se reposèrent trois jours; puis, ayant reçu la bénédiction de l'abbé de ce monastère, ils revinrent directement en Irlande, raconter à leurs frères les merveilles qu'ils avaient vues. — Tels sont les récits du onzième siècle.

Ce n'était point encore assez de merveilles, et Sigebert de Gemblours, qui rédigea dans le siècle suivant la légende de saint Malo, trouva quelques particularités inédites à joindre à la relation de ce fameux voyage, dans lequel son héros avait jusqu'alors joué un rôle trop obscur. L'île tant vantée qu'il allait rechercher en compagnie de son ancien maître, s'appelait *Ima;* et quand ils l'eurent atteinte, saint Malo, qu'animait un zèle ardent pour la conversion des infidèles, se hâta de ressusciter un géant qui y était enterré, afin de l'instruire dans la vraie foi et de le baptiser sous le nom de *Mildus*, après quoi il le laissa mourir de nouveau.

En recherchant quel est le canevas géographique sur lequel sont brodées ces légendes merveilleuses, on ne peut manquer d'être frappé de l'ordre où se succèdent constamment, en cette pérégrination septennale, l'île aux grosses brebis, celle des oiseaux, enfin celle de saint Patrice et saint Ailbée, lesquelles offrent comme un vague reflet des îles d'*El-Ghanam* ou du menu bétail, d'*El-Thoyour* ou des oiseaux, et de Scherham et Schabram ou des deux frères sorciers, chez les voyageurs et les

géographes arabes (1) : et la baleine qui vient jouer le rôle d'une île au milieu de ce récit, mais qui s'éveille et se meut quand on allume du feu sur son dos, ne semble-t-elle pas empruntée de l'épisode tout semblable qu'on trouve dans la relation du septuple voyage de Sindbâd le marin ? L'idée même du griffon aux serres menaçantes n'est-elle pas prise du grand oiseau rokh qui enlève Sindbâd ?

D'un autre côté, cette montagne haute et nébuleuse qui vomit des flammes échappées des fournaises de l'enfer, n'offre-t-elle pas un rapport marqué avec l'île d'Enfer ainsi dénommée sur les cartes du moyen-âge, et que nous appelons aujourd'hui Ténérife ? L'île des Délices et la Terre-Promise des saints ne devraient-elles point aussi être considérés comme une transformation des îles du Bonheur et des îles Éternelles des Arabes ?

Sans nous perdre en conjectures de ce genre, voyons ce que les traditions ultérieures ont fait des indications géographiques de saint Brandan. Dès le douzième siècle Honoré d'Autun racontait, dans son Image du Monde « qu'il y avait dans l'Océan » une certaine île, agréable et fertile par-dessus » toutes les autres, inconnue aux hommes, découverte par quelque hasard, puis cherchée sans » qu'on pût la retrouver, et enfin appelée *Perdue* :

(1) Ce rapprochement des récits arabes et de la légende de saint Brandan est si naturel, que M. Reinaud de l'Institut a été conduit de son côté à le signaler également dans le beau travail qu'il prépare sur la géographie d'Aboulféda.

» c'était, disait-on, celle où Brandan était venu. » Dans la carte vénitienne des frères Pizzigani en 1367, dans celle d'un anconitain dont le nom est effacé, conservée dans la bibliothèque de Weimar et portant la date de 1424, dans celle du génois Beccaria en 1435, le groupe de Madère est intitulé Iles fortunées de saint Brandan; sur le fameux globe de Martin de Beheim en 1492, c'est à une grande île, beaucoup plus occidentale et placée au voisinage de l'Équateur, qu'appartient l'inscription suivante : « L'an 565 après la naissance de Jésus-
» Christ, saint Brandan arriva avec son navire
» dans cette île, où il vit beaucoup de choses mer-
» veilleuses; et après sept ans écoulés, il s'en re-
» tourna dans son pays. »

Quand ces parages de l'Océan furent mieux connus, on transporta l'île de Saint-Brandan, avec des dimensions beaucoup moindres, dans l'ouest de l'Irlande, ainsi qu'on le voit au seizième siècle sur les cartes d'Ortelius; puis elle disparut tout-à-fait de l'Océan occidental, pour s'aller réfugier dans la mer des Indes, où nous la reverrons en compagnie de Cerné.

Mais ses anciennes voisines d'occident ne purent croire à un si complet abandon; elles supposèrent que l'île capricieuse se dérobait malicieusement à leur vue, mais qu'elle se laissait quelquefois entrevoir (1) comme la folâtre jouvencelle du Cygne de

(1) Christophe Colomb, dans son journal (publié en 1825 par le savant Navarrete), rappelle, sous la date du 9 août 1492, que

Mantoue, et jetait sur leurs bords des citrons, des fruits étrangers, même des arbres entiers :

« Malo me Galatea petit, lasciva puella,
» Et fugit ad salices, et se cupit antè videri. »

Et cédant à de telles agaceries, on la cherchait, sans la pouvoir découvrir, mais on ne doutait pas de son existence; et quand, à Evora, Emmanuel de Portugal signait, le 4 juin 1519, l'abandon de ses prétentions sur les Canaries, il y comprenait expressément l'île Cachée, l'île Non-trouvée, comme on l'appelait alors.

On la cherchait mal, sans doute! C'est du moins ce que pensèrent en 1526 Fernando de Troya et Fernando Alvarez, tous deux habitants de la Grande Canarie, qui se promirent bien d'être plus habiles dans leur exploration, mais qui revinrent, après de vaines courses, sans avoir rien découvert; l'anglais Thomas Nicholls, qui écrivait à cette époque, était disposé à croire, lui, que l'île de saint Brandan n'était autre que Madère.

Mais voilà qu'en 1570 l'île fugace se laissa voir si fréquemment, si nettement, qu'on ne douta plus de la facilité de l'atteindre : cependant on voulut bien prendre ses mesures pour ne la point manquer.

des habitants de Ferro, venus en 1454, lui avaient assuré voir tous les ans cette terre à l'occident; et des habitants de Gomère lui avaient affirmé la même chose. Puis, en 1484, il avait vu en Portugal des gens de Madère qui venaient demander au roi une caravelle pour aller à la découverte de cette île, qui leur apparaissait toujours dans la même direction.

Le docteur Hernan Perez de Grado, premier juge de l'audience royale de Canarie, expédia, le 3 avril, une commission officielle aux tribunaux des trois îles de Palme, de Fer et de Gomère, pour procéder à une enquête exacte à ce sujet : sur quoi Alonso de Espinosa, gouverneur de l'île de Fer, entendit plus de cent témoins qui affirmaient avoir vu dans le nord-ouest, à environ quarante lieues de Gomère, et sous le vent de Palme, l'île où il s'agissait d'atterrir.

A Palme ce fut bien autre chose : on n'y entendit que trois témoins, il est vrai, mais quels précieux témoins! trois Portugais de Setubal, parmi lesquels le pilote Pero Velho, habitué aux voyages du Brésil! Les autres avaient vu l'île de saint Brandan, eux y avaient touché, et la tempête les y avait spontanément portés : ils étaient entrés dans une anse ouverte au sud, avaient sauté à terre, bu de l'eau fraîche d'un ruisseau, remarqué sur le sol l'empreinte répétée d'un pied humain double de la grandeur commune (1), trouvé une croix attachée à un tronc d'arbre par un clou dont la tête était large comme une pièce d'un réal, et près de là trois pierres assemblées en triangle et entre lesquelles on avait naguère fait du feu, pour cuire sans doute les mollusques dont les coquilles étaient jonchées à l'entour; ils s'étaient enfoncés dans les bois à la poursuite de quelques vaches, chèvres et brebis; mais

(1) Sans doute celui du géant Mildus ressuscité par saint Malo.

l'approche de la nuit, et la crainte que le vent n'emportât le navire, déterminèrent Pero Velho à se rembarquer précipitamment, sans attendre deux hommes de son équipage qui étaient descendus à terre avec lui; il prit le large pour laisser passer ce grain, et voulut revenir ensuite prendre ses deux matelots, mais il eut la douleur de ne pouvoir retrouver l'île.

Le chanoine Pedro Ortiz de Funez recueillit, de son côté, à Ténérife, le témoignage de Marcos Verde, qui avait eu pareillement le privilége de débarquer à Saint-Brandan : en revenant de la croisière de Barbarie, pendant les expéditions espagnoles d'Afrique, il se trouva en vue d'une île inconnue, qu'il supposa être Saint-Brandan, et où il vint atterrir, le soir, dans une anse formée par l'embouchure d'un marigot; il descendit à terre avec quelques compagnons : l'île leur parut déserte, et s'étant rembarqués à cause de la nuit, ils furent assaillis d'un tel vent, qu'ils eurent hâte de fuir cette côte inhospitalière.

Après de telles affirmations, il n'y avait plus à conserver de doutes: et une flottille commandée par Fernando de Villalobos, gouverneur de Palma, sortit de cette île pour aller à la découverte; mais Saint-Brandan demeura encore introuvable.

On ne se découragea point, et en 1604 on confia une nouvelle expédition au pilote consommé Gaspar Perez de Acosta, aidé des conseils du franciscain Lorenzo Pinedo, habile dans la science pra-

tique de la mer; mais ils ne virent aucune terre ni aucun des indices qui peuvent en déceler le voisinage. Ce désappointement refroidit, au moins pour quelque temps, l'ardeur des recherches nautiques dont Saint-Brandan avait été l'objet; mais de nouveaux témoignages de son existence venaient toujours s'ajouter à la masse de ceux qu'on avait antérieurement recueillis, et faisaient revivre la confiance que l'inutilité constante des précédentes explorations avait affaiblie.

Un aventurier français raconta à Abreu Galindo (1), qu'ayant été assailli par la tempête dans les parages des Canaries, il arriva démâté à une île inconnue extrêmement boisée, y débarqua, et abattit un arbre pour réparer sa mâture; mais que, pendant que ses hommes le dégrossissaient, l'atmosphère devint si chargée qu'ils abandonnèrent leur travail pour regagner le navire et prendre le large, en sorte que le lendemain ils entrèrent à Palme.

D'un autre côté, le colonel Roberto de Rivas constata que le capitaine d'un navire canarien avait cru passer en vue de Palme, et que le lendemain, croyant toucher à Ténérife, c'était Palme qu'il avait trouvée en réalité : d'où il concluait que la première île devait être Saint-Brandan.

Les tempêtes du nord-ouest amenaient d'ailleurs toujours sur les plages de Fer et de Gomère des

(1) Le franciscain Juan de Abreu Galindo, dont le livre, traduit en anglais par George Glas, a été publié à Londres en 1764, écrivait lui-même en 1633.

fruits, des branches d'arbres fraîchement arrachées, et l'île fantastique continuait d'apparaître aux habitants de Fer et de Palme : si bien qu'en 1721 le capitaine général don Juan de Mur y Aguirre résolut de tenter encore une nouvelle expédition, qu'il confia au capitaine don Gaspar Dominguez, en lui adjoignant pour chapelains le dominicain Pedro Conde et le cordelier Francisco del Christo. Le navire partit de Sainte-Croix de Ténérife vers la fin de l'automne; mais cette fois comme les autres, l'heure de la découverte de Saint-Brandan n'était point arrivée : et l'on renonça définitivement à toute nouvelle entreprise de ce genre.

Mais on ne cessa point d'apercevoir au loin, dans de certaines circonstances atmosphériques, cette île insaisissable, dont quelques dessinateurs recueillirent l'image; le prêtre canarien don Joseph de Viera y Clavijo, historien judicieux de sa patrie, connaissait un grand nombre de pareils dessins; il en cite seulement un de Prospero Cazorla, un autre fait en 1730 à Palma par le bénéficier don Juan Smalley, et il publia lui-même celui qu'avait esquissé à Gomère, le 3 mai 1759 vers six heures du matin, en présence de plus de quarante témoins, un franciscain plein de bonne-foi et d'amour de la vérité.

Tous les dessins, tous les récits, s'accordaient à présenter l'île de Saint-Brandan comme allongée du nord au sud, et formée de deux cimes inégales (dont la plus haute était au nord), ayant entre elles une

dépression considérable qui, vue à la lunette, paraissait couverte d'arbres. Au surplus, on reconnaissait unanimement que l'île, dans son ensemble, offrait une parfaite ressemblance avec celle de Palme. Là est précisément le mot de l'énigme : l'apparition de Saint-Brandan n'est autre chose que le phénomène expliqué par Monge à l'armée d'Egypte : c'est un effet de mirage, c'est la réflexion de Palme elle-même par des nuages spéculaires amoncelés dans le nord-ouest; c'est la fée Morgane qui se joue de la crédulité des Canariens, et dont la capricieuse baguette crée ou détruit les illusions d'optique qui les ont tant de fois déçus.

Il est vrai que Morgane n'a pu leur envoyer ces fruits exotiques, ces rameaux verts, ces arbres entiers que la mer jette sur leurs côtes : mais c'est l'ouragan qui les a arrachés des côtes américaines et les a lancés à travers l'Atlantique. Et cette île boisée où Pero Velho, où Marcos Verde, où l'aventurier français ont abordé, elle n'est pas non plus l'œuvre de Morgane; mais peut-on y méconnaître Madère?

§ II.

Antilia et ses annexes.

Saint Brandan et saint Malo n'étaient point les seuls à qui le moyen-âge eût dédié quelques îles fantastiques de l'Océan occidental. Ils avaient seulement l'avantage d'une double priorité dans l'ordre chronologique, puisque leur légende remontait

jusqu'au sixième siècle, et qu'elle eut cours en Europe au moins dès le onzième.

De pieux évêques espagnols, chassés de leurs siéges par l'invasion des Maures, au huitième siècle, trouvèrent à leur tour un lieu de refuge au milieu de l'Océan; mais leur asile ne fut pas révélé au monde avant le quinzième.

La plus ancienne indication explicite que nous ayons pu trouver de ce double fait est consignée dans une légende de quelques lignes, inscrite en vieil allemand sur le fameux globe dressé en 1492, pour la ville de Nuremberg, par le cosmographe navigateur Martin de Beheim ; en voici la traduction littérale :

« Quand on se reporte à l'année 734 après la naissance du Christ, alors que toute l'Espagne fut envahie par les mécréants d'Afrique, alors aussi l'île *Antilia*, nommée *Septe citade* (les sept cités), ci-dessus figurée, fut peuplée par un archevêque de Porto en Portugal, avec six autres évêques, et d'autres chrétiens hommes et femmes, lesquels s'étant enfuis d'Espagne sur des vaisseaux, y vinrent avec leurs bestiaux et leur fortune. C'est par hasard qu'en l'année 1414 un navire d'Espagne s'en approcha de très-près. »

Et d'après le rapport, sans doute, du pilote de ce navire, les portulans rédigés depuis cette époque furent enrichis de l'île Antilia, que l'on voit en effet dessinée sur une carte conservée dans la bibliothèque grand-ducale de Weimar, et qui fut compo-

sée en 1424 par un cosmographe anconitain dont le nom est effacé; puis sur la carte du génois Beccaria, datée de juillet 1435, et qui se conserve dans la bibliothèque de Parme; pareillement sur la carte du vénitien Andréa Brianco, publiée par Formaleoni, et qui porte la date de 1436; et encore sur la carte du génois Bartholomeo de Pareto, publiée par Andrés et datée du 1[er] janvier 1455; j'allais oublier une carte de l'anconitain Andréa Benincasa, de 1476, appartenant à la bibliothèque de Genève; enfin le globe de Martin de Beheim vient clore cette liste des monuments géographiques où est consignée cette île fantastique d'Antilia, que les découvertes de Colomb devaient faire reculer vers les ténèbres de l'occident, jusqu'à ce qu'il plût aux cosmographes d'en appliquer le nom aux îles du Nouveau-Monde que nous connaissons aujourd'hui sous la dénomination d'Antilles.

Cette île était désignée en 1474 par le savant docteur florentin Paul Toscanelli, dans les lettres qu'il adressait à la cour de Portugal et à Christophe Colomb, comme l'une des relâches intermédiaires sur la route de Lisbonne aux Indes par l'ouest; et il envoyait en même temps une carte dessinée de sa main, où il montrait la distance totale de Lisbonne au fameux port chinois de Quinsay, jalonnée par les grandes îles d'Antilia et de Zipangu, de telle manière qu'il fallait compter vingt-six *espaces* de Lisbonne à Quinsay, et dix *espaces* seulement entre Antilia et Zipangu.

Tout le monde sait que Zipangu n'est autre chose que le Giapan-Koué ou Japon, et que le nom en était parvenu en Europe par les récits de Marc Polo; c'était la dernière terre connue de l'Orient, comme Antilia était la dernière terre connue (ou censée connue) de l'Occident : évaluer la distance de l'une à l'autre, c'était mesurer la route à faire pour achever le tour du monde : noble préoccupation de quelques esprits supérieurs de cette époque, à la tête desquels il faut pieusement garder la première place à Colomb, dont toutes les facultés se concentraient sur cette grande pensée, et dont le dévouement sublime en devait poursuivre l'accomplissement à travers les obstacles et les dégoûts de toute espèce. Toscanelli l'aidait à combattre les répugnances de la cour de Portugal en représentant cette navigation aventureuse comme moins difficile et moins longue que ne le pensait le vulgaire : il n'y avait, sur sa carte, de mer absolument inconnue que sur une étendue de dix espaces ou intervalles de méridiens, chacun de ces intervalles, à la hauteur de Lisbonne, ne valant que deux cent cinquante milles nautiques; en d'autres termes, la carte de Toscanelli étant dessinée sur un cadre de projection où les méridiens et les parallèles étaient tracés de cinq en cinq degrés, l'île Antilia et le Japon s'y trouvaient placés à une distance mutuelle de cinquante degrés de longitude sur le parallèle de Lisbonne, où le décroissement des longitudes ne laissait plus au degré qu'une valeur de cinquante milles nautiques.

Aujourd'hui que nous n'avons plus la carte de Toscanelli, ces indications ne suffisent pas à nous instruire complétement de la position qu'il assignait à cette Antilia, dont il ne lui venait pas même à la pensée que l'existence pût être révoquée en doute; l'intervalle total de vingt-six espaces ou cent trente degrés entre Lisbonne et Quinsay, comment était-il distribué quant aux distances de Quinsay au Japon et de Lisbonne à Antilia? C'est, ensemble, seize espaces ou quatre-vingts degrés dont nous ignorons la répartition dans l'opinion du docteur florentin. Heureusement que le globe de Martin de Beheim, savant mathématicien lui-même comme Toscanelli, nous est d'un grand secours pour la solution de ce problème; car il présente aussi, probablement sur les mêmes données, et peut-être comme copie pure et simple, en cette partie, de la carte du savant de Florence, cent trente degrés ou vingt-six espaces entre Lisbonne et l'emplacement de Quinsay, dont cinquante degrés ou dix espaces entre Zipangu et Antilia. Il y a donc tout lieu de croire qu'il s'accordait non moins exactement avec Toscanelli pour le surplus, et que les trente-cinq degrés ou sept espaces qu'il marque entre l'emplacement de Quinsay et Zipangu, ainsi que les quarante-cinq degrés ou neuf espaces entre Lisbonne et Antilia, sont précisément les mesures que le Florentin avait calculées.

Il serait curieux, sans doute, d'arrêter un moment son attention sur ces premiers indices du re-

tour à la projection graduée des cartes géographiques, laissée en oubli depuis Ptolémée, et reprise désormais avec des similitudes et des différences également intéressantes à observer, le premier méridien demeurant fixé aux îles Fortunées, tandis que Lisbonne reculait à l'est jusqu'au quinzième degré. Mais ce n'est point ici le lieu de se livrer à de telles considérations; et d'ailleurs le plus accompli des voyageurs et des géographes de notre temps, Alexandre de Humboldt, n'a-t-il pas promis au monde savant, à la suite de son *Histoire de la géographie du Nouveau Continent*, celle des *progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles?* Et qui oserait s'aventurer au-devant de lui dans une telle carrière?

Qu'il nous suffise de remarquer sur le globe de Beheim, que nous regardons comme une copie ou une réminiscence de la carte de Toscanelli en cette partie, l'emplacement de Quinsay tombant sous 245° de longitude orientale, Zipangu sous 280°, Antilia sous 330°, et Lisbonne sous 15°. Ainsi, en partant de la cour de Portugal, on n'avait à parcourir que 2250 milles nautiques jusqu'à Antilia, et alors 2500 milles seulement séparaient du Japon, éloigné lui-même de 1750 milles du grand port des Chinois.

Mais cette île ainsi jetée entre le Portugal et le Japon, elle était donc bien connue des marins d'alors? — Probablement, puisque Toscanelli, dans sa réponse aux questions de la cour de Portugal,

parle avec si peu d'hésitation de « l'île d'Antilia » dont vous avez connaissance, et que vous nom- » mez, vous autres, des Sept-Cités. » Fernand Colomb, dans la Vie qu'il nous a laissée de son père(1), semble croire pourtant que ce n'était qu'une réminiscence de l'île Atlantique visitée par les Carthaginois suivant le livre aristotélique des Ouï-dires merveilleux.

« Quelques Portugais », dit-il, « l'inscrivaient » sur leurs cartes avec le nom d'Antilia, bien qu'elle » ne s'accordât pas avec la position donnée par » Aristote; aucun ne la mettait à plus de deux » cents lieues environ directement à l'occident des » Canaries et des Açores. Ils tiennent pour certain » que c'est l'île des Sept-Cités, peuplée par des » Portugais au temps où l'Espagne fut enlevée au » roi don Roderic par les Maures, c'est-à-dire en » l'année 714 de Jésus-Christ. A cette époque, dit- » on, sept évêques s'embarquèrent et se rendirent » avec leurs gens et leurs navires à cette île, où

(1) Ce livre fut écrit originairement en espagnol par Fernand Colomb, dont le manuscrit autographe fut donné par Louis Colomb, fils de Diego et neveu de Fernand, à un seigneur génois, Baliano de Fornari, qui résolut d'en publier simultanément une triple édition, espagnole, italienne et latine; mais la version italienne seule, exécutée par Alphonse d'Ulloa, parut à Venise en 1571; et l'original espagnol s'étant perdu, c'est sur cette version italienne qu'ont été faites les traductions peu fidèles de Cotolendy en français et de Barcia en castillan. C'est dire assez que l'édition italienne est la seule aujourd'hui qui puisse être alléguée dans un travail sérieux.

» chacun d'eux fonda une cité; et afin que les leurs » ne pensassent plus à retourner en Espagne, ils » brûlèrent les navires ainsi que tous les cordages » et autres objets propres à la navigation. Or, cer- » tains Portugais discourant de cette île, il y en » avait tel qui affirmait que beaucoup de ses com- » patriotes y étaient allés, mais n'avaient jamais pu » en revenir; on dit particulièrement que du vivant » de l'infant dom Henri de Portugal un navire du » port de Portugal fut poussé par la tempête sur » cette île Antilia, et que l'équipage, étant descendu » à terre, fut conduit à l'église par ceux de l'île, qui » voulaient voir si c'étaient des chrétiens et s'ils » suivaient le rit romain; et ayant vérifié qu'ils » l'observaient, ils les prièrent de ne point partir » avant l'arrivée de leur seigneur, qui était absent, » et qui leur aurait fait beaucoup d'accueil et de » largesses; et on le fit aussitôt prévenir. Mais le » patron et les matelots craignirent d'être retenus, » et que ce peuple, pour rester inconnu, ne brûlât » leur navire; et ils repartirent ainsi pour le Portu- » gal, espérant être récompensés de cela par l'in- » fant. Celui-ci les reprit sévèrement et leur or- » donna d'y retourner au plus vite; mais le patron, » effrayé, s'enfuit de Portugal avec le navire et l'é- » quipage. On dit, de plus, que pendant qu'ils » étaient à l'église dans l'île, les hommes du bord » ayant ramassé du sable pour la cuisine, reconnu- » rent que le tiers en était de l'or pur. Un certain » Diègue de Tiene alla aussi à la recherche de cette » île; son pilote, appelé Pierre de Velasco, natif de

» Palos de Moguer, raconta à Christophe Colomb, » à Sainte-Marie de la Rabida, qu'ils étaient partis » du Fayal et avaient navigué plus de cent cin» quante lieues au sud-ouest, et que, revenant » alors en arrière, ils étaient arrivés en vue de l'île » de Flores, d'où ils étaient allés, en continuant » au nord-est, atterrir au cap Sainte-Claire en Ir» lande, et s'en étaient retournés aussitôt à leur » île. Ceci leur était arrivé plus de quarante ans » avant la découverte des Indes occidentales. »

Mais après cette grande découverte, la fantastique Antilia devait disparaître, et toutes les traditions qu'on y rattachait s'effacer; cependant un écrivain espagnol du seizième siècle, l'auteur bien connu d'un *Traité de l'art de naviguer*, Pierre de Médine, s'en mettait encore en peine dans son livre des *Grandeurs et choses mémorables de l'Espagne*. « Non loin de l'île de Madère, » écrivait-il, « il » est une autre île qui se nomme Antilia, qui ne se » voit plus aujourd'hui. Je l'ai trouvée figurée sur » une carte marine fort ancienne, et comme on » n'en a aucune information, je me suis appliqué à » chercher de tous côtés si j'en pourrais découvrir » quelque trace ou renseignement; et dans un » Ptolémée qui avait été adressé au pape Urbain, je » trouvai cette île indiquée, avec la légende sui» vante (1) : « *Cette île Antilia fut autrefois décou-*

(1) Voici cette légende dans le latin original, suivant la transcription de Pierre de Médine :

« Ista insula Antilia aliquando a Lusitanis est inventa, sed » modo quando queritur non invenitur. Invente sunt in illa gen-

» *verte par les Portugais, mais aujourd'hui on ne* » *la rencontre plus quand on la cherche : on y a* » *trouvé des gens parlant la langue espagnole,* » *qu'on dit s'être réfugiés dans cette île en fuyant* » *devant les Barbares qui envahirent l'Espagne* » *sous le règne du roi Roderic, le dernier qui gou-* » *verna l'Espagne au temps des Goths. Ils ont là* » *un archevêque avec six autres évêques, et chacun* » *d'eux a sa cité propre; ce qui fait que beaucoup* » *de gens l'appellent île des Sept-Cités; le peuple y* » *vit très-chrétiennement, comblé de toutes les ri-* » *chesses de ce monde.* » Cette île, telle qu'elle était » figurée sur la carte, a quatre-vingt-sept lieues » dans sa plus grande longueur, qui est du nord au » midi, et vingt-huit de large, avec l'indication de » beaucoup de ports et de rivières. Dans le Ptolé- » mée dont il est parlé ci-dessus, elle est située sur » le même parallèle que le détroit de Gibraltar, à » 36° et demi de latitude. On dit qu'en naviguant on » voit cette île de loin, mais qu'en s'en approchant » on ne la trouve plus. »

Le pape Urbain auquel fait ici allusion Pierre de Médine, ne peut être qu'Urbain VI, qui siégea de

» tes qui hispanica lingua loquuntur. Que tempore regis Roderici » qui ultimus Hispaniam tempore Gothorum rexit, ad hanc in- » sulam a facie Barbarorum qui tunc Hispaniam invaserant, fu- » gisse creduntur. Habent hîc unum archiepiscopum cum sex » aliis episcopis, et quilibet illorum suam habet propriam civi- » tatem, quare à multis Insula Septem Civitatum dicitur. Hic » populus christianissimè vivit, omnibus divitiis seculi hujus » plenus. »

1378 à 1389; si donc la légende lue sur un exemplaire de Ptolémée qui avait appartenu à ce pontife, y était portée dès l'époque de la confection de ce manuscrit, nous aurions là une preuve que les récits de l'île Antilia avaient commencé à se répandre dès le quatorzième siècle, une trentaine d'années avant l'époque à laquelle nous avions cru devoir en rapporter l'origine d'après les indications de Martin de Beheim. Mais il est probable que l'Antilia et sa légende figuraient, dans le Ptolémée dont il s'agit, sur une de ces cartes supplémentaires que les cosmographes des quinzième et seizième siècles se plaisaient à ajouter successivement aux exemplaires manuscrits et aux éditions imprimées du géographe alexandrin, et nous persistons à croire que si la tradition populaire de la fuite des sept évêques à travers l'Océan peut remonter jusqu'à une date plus ancienne, l'application de cette tradition à une île déterminée, soit réelle, soit imaginaire, comme l'Antilia des cartes marines dont j'ai donné la liste, cette application, dis-je, ne doit pas être cherchée plus haut que l'année 1414, désignée par le cosmographe de Nuremberg comme celle où un navire espagnol eut connaissance, au delà de Madère, d'une terre jusqu'alors inaperçue; terre qui n'était peut-être en réalité que le groupe des Açores imparfaitement observé, mais qui devint, par l'exagération si commune en pareille occurrence chez les cartographes, la grande île Antilia ou des Sept-Cités.

D'où vient ce nom d'Antilia, ce n'est point chose facile à dire : toutes les étymologies proposées jusqu'à présent nous semblent fort peu satisfaisantes, et il nous paraît plus sage de s'abstenir tout-à-fait que d'opter entre elles. Les uns ont supposé qu'il y fallait voir une *île antérieure;* d'autres, plus savants, ont cru y reconnaître la *gezyret el Tennyn* ou île du Dragon des cosmographes arabes; d'autres encore y ont peut-être entrevu quelque rapport avec le nom d'*Atlantis :* cette dernière étymologie a du moins le mérite d'être la plus ancienne, et peut-être contemporaine de la première apparition de l'île sur les cartes; on trouve du moins, dans un document géographique portant la date de 1455, la désignation que voici : « Cette île est ap-
» pelée île *de Antiliis;* Platon, qui fut un grand et
» savant philosophe, assure que cette île était pres-
» que aussi grande que l'Afrique, et il dit que dans
» cette mer se voient de grands heurtements des
» courants qui passaient sur cette île sablonneuse,
» à raison desquels sables la susdite île s'est presque
» effondrée par la volonté de Dieu; et cette mer est
» appelée mer de Batture. »

Sur la plupart des cartes anciennes que nous avons citées plus haut, l'île Antilia n'est point isolée; elle fait partie d'un groupe auquel est appliquée, dans son ensemble, la désignation de *Insulæ de novo repertæ* ou Iles nouvellement découvertes, et qui se compose, dans les cartes les plus complètes à cet égard, de quatre îles, savoir : *Antilia*

elle même, la plus considérable de tout le groupe, formant à-peu-près un parallélogramme d'environ quatre-vingts lieues de long du sud au nord, sur vingt lieues de large de l'est à l'ouest; tout auprès, à vingt lieues seulement à l'ouest d'Antilia, et parallèlement à elle, une petite île presque carrée, de douze lieues de long sur dix de large, appelée du nom de *Royllo;* à soixante lieues au nord et dans le prolongement d'Antilia, une autre grande île allongée ayant à son tour cinquante lieues du sud au nord et quinze lieues de l'est à l'ouest; enfin, à l'extrémité septentrionale de celle-ci, une petite île semi-circulaire de douze lieues de base, terminant le groupe et portant le nom de *Tanmar*. Quant au nom de la troisième, il a été l'objet d'élucubrations qui méritent une mention particulière.

On avait peu examiné les monuments cartographiques du moyen-âge lorsque Formaleoni, savant libraire de Venise, occupé d'une édition italienne de l'Histoire des Voyages, consulta les cartes d'André Bianco, conservées à la Bibliothèque de Saint-Marc, et sur lesquelles notre célèbre d'Ansse de Villoison avait éveillé l'intérêt de l'Europe; il les jugea si curieuses qu'il en fit le sujet d'une dissertation spéciale, destinée à les faire connaître avec quelque détail. Les îles de l'Océan Atlantique avaient principalement attiré l'attention, surtout Antilia, où l'on croyait trouver une révélation anticipée de la découverte des Antilles d'Amérique; quant au nom de l'autre grande île, on n'apercevait pas clairement

ce qui était écrit, à ce qu'assure le célèbre abbé Andrés, qui examina aussi l'atlas de Bianco; mais Formaleoni lut ou crut lire *de la man satanaxio*, qu'il traduisit par île *de la main de Satan.*

« Cette dénomination », dit-il, « m'a fait alambiquer le cerveau en conjectures. Après les plus profondes recherches dans tous les auteurs de géographie ancienne, du moyen-âge, et moderne, je n'avais rien pu découvrir, sauf, dans les mémoires du vénitien Domenico Mauro Negro, la mention d'une certaine île *de Mana*, qui pourrait bien être notre île *de la Man*; mais, dans tout son ouvrage, je n'ai pu trouver à cet égard de renseignements suffisants. J'ai feuilleté vainement Corvino, Girava, Appianus, Lilio de Vicence, et autres écrivains des siècles inférieurs; partout j'ai trouvé un profond silence. Enfin, ce que je n'ai pu découvrir dans les livres de géographie, je crois l'avoir rencontré dans un ancien petit roman intitulé *Le pélerinage de trois jeunes gens*, par Christophe Arménien : il y est fait mention d'une certaine région de l'Inde où chaque jour on voyait sortir de la mer une grande main ouverte, qui la nuit saisissait les habitants et les entraînait au fond de la mer.

» L'Inde était alors, comme chacun sait, le pays des merveilles, et comprenait toutes les terres et les îles imaginaires ou mal connues : opinion si enracinée, que les Espagnols et les Français mêmes donnent encore le nom d'Indes Occidentales aux îles Antilles. La main monstrueuse ne pouvait être cer-

S M



